



- - **Cours de Philosophie** -

- **Format texte PDF d'après le cours en vidéo portant le même nom.**

Descartes : « je pense donc je suis »,
extrait du Discours de la méthode, IV^{ème} partie, Bibliothèque de la Pléiade,
Ed. Gallimard, 1966, pp. 147-148

Ce texte de Descartes est extrait du Discours de la méthode. C'est un texte classique, un incontournable de la philosophie, puisque c'est ici le fameux texte, dans lequel le philosophe affirme : « je pense donc je suis ». Il est possible également de retrouver cette pensée de l'auteur dans d'autres de ses œuvres, par exemple dans les Méditations Métaphysiques ou dans Les Principes de la Philosophie. Toutefois, la particularité du Discours de la Méthode réside dans la volonté de Descartes d'en faire un texte compréhensible par tous. C'est pourquoi, il écrit en français : ce qui est la première fois dans l'histoire de la philosophie. Jusqu'ici, en effet, les textes étaient écrits en latin, ainsi seuls les érudits pouvaient lire la philosophie. Ce texte est également écrit sous forme de récit, afin de faciliter la compréhension de la réflexion du philosophe. Descartes aborde ici le thème de la vérité. Selon lui, c'est le doute qui apparaît comme le moyen ou l'outil le plus sûr pour parvenir à cette vérité. Ce texte peut se découper en trois grandes parties. Dans un premier temps, l'auteur semble aborder les réflexions et remarques générales au sujet de la vérité et par là-même, répondre à la question : pourquoi est-il nécessaire de douter ? Dans un second moment, c'est la démarche de l'auteur pour parvenir à la vérité qui est mise en lumière et la réponse à la question : de quoi faut-il nécessairement douter ? Enfin, c'est l'affirmation de sa première vérité, c'est-à-dire : de quoi n'est-il alors plus possible de douter ?

1^{ère} partie : Réflexions et remarques générales au sujet de la vérité ou pourquoi est-il nécessaire de douter ?

Dans ce texte, Descartes nous expose les fondements de sa philosophie. C'est-à-dire ce qui est à la base, à l'origine, ce qui justifie, ce qui rend raison ou fonde en raison sa réflexion philosophique. Ce sans quoi sa philosophie ne pourrait pas se développer. Ainsi, il nous expose ses « premières méditations », qui sont donc le fondement de sa philosophie. Il nous dit, au sujet de ces « méditations », qu'elles sont « métaphysiques ». La métaphysique est un domaine de la philosophie qui porte sur ce qui n'est pas directement saisissable par les sens : du grec « meta », qui signifie « après ». La métaphysique se situe donc « après » la physique, ou autrement dit, au-delà de la physique : au-delà du sensible et du matériel.

Descartes va donc ici nous entretenir de ses « premières méditations métaphysiques », qui relèvent comme leur nom l'indique de la réflexion et de la connaissance pure, en dehors de toute action (sensible, physique ou matérielle). Telle est d'ailleurs la distinction qu'établit Descartes dès le début, entre une recherche de la vérité qui s'appliquerait aux « mœurs » et



qui serait de l'ordre de l'action ; et une recherche de la vérité purement intellectuelle, qui serait de l'ordre de la connaissance. Comme nous le dit Descartes, dans le premier cas : celui des mœurs, « il est besoin quelque fois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables... ». Dans l'ordre de l'action, en effet, il n'est pas toujours possible de douter, car même si l'on est pas sûr, on est parfois contraint d'agir malgré tout. C'est pourquoi des règles de morale provisoires sont élaborées, afin d'agir malgré tout, en attendant de connaître ce qui est réellement vrai ou faux, bien ou mal. Toutefois dans le cas d'une recherche de la vérité qui serait seulement intellectuelle, c'est-à-dire de l'ordre de la connaissance pure : il est possible de douter et de ne pas se prononcer sur la vérité ou la fausseté d'une chose tant que l'on n'en est pas certain. Pour Descartes, en effet, n'est vrai (dans l'ordre de la connaissance) que ce qui a été prouvé et justifié comme vrai : lorsqu'il sait pourquoi c'est vrai et qu'il ne peut plus en douter. Ainsi est faux, non seulement ce dont on a prouvé la fausseté ou l'erreur, mais aussi ce que l'on a pas encore réussi à démontrer comme étant vrai : ce qui est douteux ou ce qui relève, par exemple, de l'opinion.

2^{nde} partie : Démarche pour découvrir la vérité ou de quoi faut-il nécessairement douter ?

Après avoir fait le bilan de ses connaissances et s'être rendu compte qu'il y avait des choses contradictoires : Descartes a rejeté comme faux tout ce dont il est possible de douter. C'est pourquoi, il s'interroge maintenant sur les sources de ses connaissances. Ces connaissances reposent-elles en effet sur du vrai ou sur du douteux ? Le philosophe s'intéresse tout d'abord à la première source privilégiée de connaissance : les sens. Il nous dit à ce sujet « [...] à cause que nos sens nous trompent quelque fois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. » Dans la mesure, en effet, où les sens ne sont pas entièrement fiables, puisqu'ils peuvent nous tromper « quelque fois ». Descartes décide de ne plus se fier à eux et de faire comme si ils le trompaient toujours. Ce qui signifie alors que Descartes se met à douter de tout ce qui est sensible, corporel et matériel. Il n'y a alors plus de connaissance sensible possible.

Le philosophe s'intéresse ensuite à la seconde source privilégiée de connaissance : la raison. A ce sujet, il nous dit : « Et pour ce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, [...] jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme faux toutes les raisons que j'avais prise auparavant pour démonstrations. » Dans la mesure, là aussi, où il arrive que la raison se trompe quelque fois chez certains, il est possible que lui aussi –Descartes- se soit trompé en raisonnant. De ce fait, il décide de faire comme si il se trompait toujours avec sa raison et de ne plus se fier à ses raisonnements ou ceux des autres. C'est alors toute la possibilité des connaissances rationnelles : logique et mathématique, qui disparaissent à leur tour.

Enfin, au cas où il lui resterait encore des connaissances qui ne seraient ni issues des sens, ni issues de la raison, Descartes décide de les considérer telles des connaissances issues de ses rêves. C'est pourquoi, il est également contraint de les rejeter comme fausses, puisqu'on ne peut pas se fier à ses rêves : peut-être est-ce vrai, peut-être est-ce faux ? Quoi qu'il en soit, cela est douteux et cela est donc à rejeter du côté du faux. Ainsi le philosophe remet en doute la totalité de ses connaissances. C'est en cela d'ailleurs que le doute cartésien est un doute radical puisqu'il doute de ses connaissances à la racine ; volontaire puisque c'est un choix de sa part : il décide de douter de tout ; méthodique car c'est un doute ordonné ; systématique puisque tout est passé en revue sans exception et hyperbolique car c'est un doute exagéré



mais nécessaire pour trouver la vérité. Et c'est ici en cela que le doute cartésien est également un doute fécond, puisqu'il est le moyen, l'outil pour parvenir à cette vérité.

3^{ème} partie : Affirmation de la première vérité ou de quoi n'est-il plus alors possible de douter ?

A force de penser que tout est douteux et de tout rejeter comme faux, le philosophe découvre comme dans une intuition qu'il ne peut alors pas douter de son propre doute. Peut-être, en effet, tout est-il faux et par là même, douteux ? Toutefois dans ce cas, il y a au moins une chose qui soit sûre et vraie, c'est que lui : Descartes, est en train de douter, c'est-à-dire de penser et que donc, il existe. Ainsi, tout à coup, Descartes prend conscience grâce à son doute qu'il existe nécessairement, puisque pour remettre en doute son propre doute, c'est qu'il pense et de ce fait, qu'il est : il est au moins « quelque chose » qui pense. Et c'est cela sa première vérité : « je pense donc je suis ». Il est possible en effet, par la pensée, de douter de tout et de tout remettre en question. Cependant dans ce moment de doute radical, il y a tout au moins une évidence, une chose qui soit sûre et dont on ne peut plus douter : c'est que nous sommes en train de douter. Et si nous sommes en train de douter : c'est que nous sommes, donc nous existons nécessairement.

Telle est donc la première vérité de Descartes, celle dont il ne peut plus douter et par là même, celle sur laquelle il va pouvoir alors reconstruire ses connaissances et construire sa philosophie. Cette première vérité : « je pense donc je suis » est valable parce qu'indubitable et parce que, comme le précise l'auteur, elle « était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler... ». Le scepticisme est un courant philosophique qui est apparu au III^{ème} siècle avant JC, avec le philosophe Pyrrhon. « Sceptique » est un terme qui vient du grec « skepto » et qui signifie examiner de prêt. La philosophie sceptique affirme que tout est douteux et que rien est sûr ; à un tel point d'ailleurs, qu'elle n'est pas même sûre que rien est sûr. Le doute sceptique, contrairement au doute cartésien, est un doute total et stérile, puisqu'il n'a pas la volonté de sortir de son propre doute. C'est un doute sans limite qui ne débouche et ne produit rien. Tandis que le doute cartésien, comme nous l'avons vu, est fécond dans la mesure où il est un moyen – et non pas une fin en soi – pour parvenir à une première vérité. Cette première vérité qui sera la base, le « fondement », pour découvrir par la suite d'autres vérités.

Ainsi avec ce texte de Descartes, nous avons vu dans un premier temps, pourquoi il était nécessaire pour le philosophe de douter, lorsqu'il s'agit de trouver une vérité qui soit assurée dans l'ordre de la connaissance. Dans un second moment, nous avons vu que pour trouver cette vérité assurée, il lui était alors nécessaire de remettre en question toutes les sources de ses connaissances, puisque celles-ci s'avéraient parfois fausses. Enfin, nous avons vu comment ce doute permettait à Descartes de découvrir une première vérité : « je pense donc je suis », qui sera la base pour reconstruire des connaissances sûres, découvrir d'autres vérités et ainsi, fonder sa philosophie.



Texte : « je pense donc je suis » de Descartes
Discours de la Méthode, IV^{ème} partie
Bibliothèque de la Pléiade, Ed. Gallimard, pp.357-362

Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'y ai faites car elles sont si métaphysiques et si peu communes qu'elles ne seront peut-être pas au goût de tout le monde. Et toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint
5 d'en parler] J'avais dès longtemps remarqué que, pour les moeurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus; mais, parce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument
10 faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute. afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable/ Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et pource qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes,
15 jugeant que j'étais sujet à s'illir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations/ Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait
20 aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit, n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes/ Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : *je pense, donc je*
25 *suis* était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

Descartes, *Discours de la Méthode* (1637), Ne partie,
Bibliothèque de la Pléiade, Éd. Gallimard, 1966, pp. 147-148.